N° 12 | Deuxième Année | 20 Juin 1898

LE
SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

Bibliographie : Pour les Juifs.	L'Administration.
Les Préjugés. — Le cinquantenaire du spiritisme. — Amour ! Harmonie ! Progrès !	Beaudelot.
Réponse à M. D. Metzger. . .	Henri de Latour.
Les nombres fatidiques. . . .	J. de Kronhelm.
Voix de l'au-delà : La Prière est-elle utile ? . .	Médium P. S.
La meilleure Prière.	Médium J. D.
Regrets. — Espoirs.	Médium J. D.
Aux hommes de bonne volonté (poésie)	Charles Lomon.
Simples notes sur la théosophie : Des différents corps de l'homme	J. B. D.
A la villa des Palmiers. . . .	J.-W. Rochester.

BIBLIOGRAPHIE : POUR LES JUIFS

Il est avéré aujourd'hui que les Israélites sont absolument incapables d'enrayer le mouvement antisémitique. Ce n'est pas sur des têtes de Juifs que frappent M. Drumont et sa troupe, c'est positivement sur des têtes de Turcs.

Cette apathie, cette inertie, cette torpeur des fils d'Israël, a quelque chose de déconcertant, d'extraordinaire.

Y a-t-il de mauvais Juifs ? Oui.

Mais il y a aussi de mauvais chrétiens, de mauvais protestants, etc.

Alors que signifie l'antisémitisme?

Que signifie ce groupement qui englobe, avec les mauvais Juifs, tous les Juifs sans reproche ?

Pourquoi laisser se perpétuer cette erreur que la *masse juive* est solidaire de la canaillerie de quelques individualités ?

Nous allons publier une brochure contenant l'opinion des hommes les plus connus de ce temps sur les Juifs et l'antisémitisme. Ce sont les princes de la pensée eux-mêmes qui, dans un syndicat d'humanité, de justice, de vérité, attesteront la grandeur de l'idée juive, le martyrologe dont la race a souffert à travers les siècles et l'absurdité, la monstruosité d'attaques tendant à faire massacrer pêle-mêle les bons et les mauvais, les riches et les pauvres, les femmes, les enfants et les vieillards.

Ceux qui se font les ardents, les infatigables apôtres de la haine, au lieu de demander purement et simplement un code plus sévère contre tous les bandits de la spéculation criminelle ou déloyale, ceux-là sont sans excuse, nous le proclamons avec force.

Il faut, à tout prix et bien vite éclairer le pays sur l'*équivoque antisémitique* et faire justice d'une formule d'attaque qui se résume ainsi : « Certains Juifs sont mauvais; donc il les faut tous expulser, piller, massacrer ! ! ! »

Nous avouons, sans hésitation, que cette formule a été acceptée, qu'elle trouve de plus en plus des oreilles complaisantes et des cerveaux prêts à se l'assimiler.

Eh bien, nous déclarons hautement et fièrement que, dans notre protestation, ce n'est pas seulement la vie de milliers d'innocents que nous défendons; c'est encore et surtout l'honneur de la France!

Les personnes qui désirent contribuer à la propagation de notre brochure dans les centres antisémitiques, sont priées de bien vouloir nous adresser leurs commandes :

Mille exemplaires : 150 francs.

Adresser les commandes au Bureau du Spiritualisme Moderne, 16, *rue Séguier*, *Paris*.

L'Administration.

LES PREJUGÉS

Une des causes de la lenteur de notre marche vers le Progrès est incontestablement les préjugés dont nous sommes imbus.

Ce jugement, que nous formulons sur les personnes et les choses avant de les avoir examinées, de les avoir analysées devant notre libre conscience nous tient véritablement en laisse: nous devenons des aveugles qu'il expose aux difficultés de la vie avec une désinvolture insolente pour la Vérité et la Justice.

Le préjugé nous empêche de voir la réalité des choses et de profiter de leurs enseignements; notre initiative est donc subordonnée à son étendue. Il est en outre subtil, autant que perfide, car en flattant notre orgueil, il sait nous laisser l'illusion de l'indépendance de nos actes, mais en réalité, il en est l'arbitre; il les encourage ou les condamne à sa guise.

L'origine du préjugé procède à la fois de la paresse, de l'ignorance et de l'orgueil de notre nature. Il fait siennes les opinions des autres que la vanité nous fait considérer comme nôtres. Fruit d'une éducation hypocrite et sournoise, toute de compromissions et de lâchetés, il attise en nous, la défiance et la jalousie. Nous abusant sans cesse sur la possession de sentiments élevés et généreux, il ne peut les supporter chez autrui et les suspecte, s'offrant la triste joie du dénigrement.

Le préjugé est donc la manifestation de la servitude de notre être intellectuel et surtout moral; il est une honte pour notre individualité et un ennemi domestique qui attire stupidement sur nous les conséquences du jugement des autres. Il est donc dangereux pour nous-mêmes et redoutable pour la société tout entière, pour laquelle il est une plaie maligne qui se dérobe à notre conscience.

N'est-ce pas encore le préjugé, cet antagoniste acharné de la Vérité, de la Justice et du Progrès qui entretient toutes les causes de malentendus et même d'animosité qui divisent l'humanité, absolument comme si nous n'étions pas tous: catholiques, protestants, israélites, musulmans, bouddhistes, libre-penseurs, voire même athées, etc., au même titre les créatures du Père de toutes les créatures.

Des témoins par milliers cependant sont morts pour affirmer la solidarité humaine et la communauté de notre origine. Il est donc grand temps, ce nous semble, de mettre à profit tant de dévouements, et cela serait d'autant plus raisonnable que notre intérêt immédiat nous y convie, même pendant notre existence terrestre. Nous n'avons pas une minute à perdre. Pourquoi retarder la réalisation de cette joie incomparable de l'amour fraternel? Le temps est précieux à notre époque critique, et demain ne nous appartient pas.

Du reste, la voix de la conscience de toute la famille humaine répond à qui l'interroge: Oui, nous sommes frères et nous devrions nous aimer. Eh bien, encore une fois que tardons-nous à nous aimer les uns les autres à nous entr'aider. Pourquoi temporiser lorsqu'il s'agit d'une réalisation qui doit effacer les souvenirs des haines sanglantes du passé. Unissons-nous dans une mutuelle affection, confondons nos efforts afin de jouir au plus tôt de l'harmonie féconde de l'industrie et de l'intelligence qui en sont la conséquence inévitable.

Faisons donc en hâte l'effort d'affranchissement et de lumière qui doit anéantir les préjugés et nous serons comblés de bonheur individuellement et collectivement.

***

LE CINQUANTENAIRE DU SPIRITISME

L'histoire de l'humanité contient, dans son grand livre des siècles, des pages dignes du plus grand intérêt; nous sommes heureux d'en extraire pour les soumettre à l'examen judicieux des chercheurs avides d'enseignements et de lumières, celles qui constituent ce que l'on pourrait appeler son livre d'or.

Il est dans cette histoire un phénomène unique: c'est la rapidité avec laquelle la doctrine d'Allan Kardec s'est propagée. Cette rapidité tient du prodige, car elle est sans exemple dans les annales philosophiques ou religieuses. Aucune philosophie, ni aucune science (car la doctrine du Maître procède de l'une et de l'autre) ne s'est vue acceptée avec autant d'empressement.

A quoi attribuer ce grand effet, sinon à une grande cause. Cette doctrine d'Amour et de Progrès émerge au-dessus de toutes les sectes religieuses, non pour les combattre, mais pour les unir, comme la synthèse de tous les enseignements qui ont été donnés à l'homme pour le conduire à la lumière, au bonheur. Elle repré-

sente ce que la Bible nous promet pour le règne de l'Esprit; c'est pourquoi la rapidité de sa diffusion dans l'humanité nous apparaît comme l'expression de la volonté du Créateur.

Cette doctrine, toute d'affranchissement et de progrès, se présente à nous comme le reflet, l'émanation pure des lois divines, et, comme telle, semble jouir de leurs prérogatives; elle s'harmonise avec elles aussi complètement que le concept idéal humain le plus élevé peut le permettre et s'épanouit sur la terre en toute liberté, répandant autour d'elle un parfum de paix, de concorde et de lumière inconnu jusqu'à ce jour.

A n'en pas douter, elle est providentielle à notre époque de transformations profondes. Cette morale pure est seule capable de résoudre le grand problème de la vie individuelle et sociale, car elle vient enseigner aux individus comme aux peuples leurs droits et leurs devoirs. Pour les uns et pour les autres, la formule unique, c'est l'*Amour*, la pratique de la loi divine qui nous impose à tous l'obligation de nous aimer les uns les autres.

Tous les pays de notre globe connaissent maintenant nos précieuses doctrines. Tous les peuples de la terre ont été témoins des preuves aussi merveilleuses que robustes sur lesquelles elle s'appuie. Un développement aussi rapide de nos croyances doit être salué avec enthousiasme pour les consolations qu'elles ont répandues, pour les forces morales qu'elles ont données et qu'elles continueront à semer par le monde.

Il est facile de concevoir que la diffusion de notre foi, suivant une progression géométrique, atteindra dans peu de temps, si nous le voulons bien, des proportions gigantesques, et béni sera le jour où la *loi d'Amour* sera la règle de conduite de chacun de nous, riches ou pauvres, puissants ou faibles, car alors, l'humanité sera définitivement conquise à la Paix, à l'Harmonie, au Bonheur.

Ne devons-nous pas nous réjouir de posséder les moyens qui éclairent notre raison, excitent nos désirs et fortifient nos résolutions pour marcher avec ardeur vers la conquête d'une si prodigieuse réalisation.

C'est pour obéir à ce sentiment que nous dicte la reconnaissance et l'amour pour la Vérité, la Justice et le Progrès que tous les groupes spiritualistes s'unissent pour donner le plus grand éclat possible à la célébration du cinquantenaire des premières manifestations qui ont conduit l'humanité, comme par la main, dans la voie des révélations qui ont permis de soulever pour tous le voile mystérieux qui nous cachait le secret de notre destinée et des lois qui la régissent.

A partir de ce jour, nous ouvrons dans nos colonnes une souscription destinée à contribuer aux frais de la célébration du CINQUANTENAIRE DU SPIRITISME; les contributions qui nous seront envoyées viendront grossir les sommes recueillies par les soins du Comité d'organisation. Nous invitons donc nos lecteurs à nous adresser leur obole afin de donner à cette fête l'éclat qu'elle mérite.

Souscriptions reçues :

Madame A***.	5	Francs
Madame D***.	5	»
Le *Spiritualisme Moderne*. . .	20	»
Total à ce jour	30	»

***

AMOUR ! HARMONIE ! PROGRÈS.

Nous ne nous lasserons pas que n'ait triomphé la cause à laquelle nous avons voué notre vie. Jusqu'à notre dernier souffle nous sonnerons la charge à l'assaut de la citadelle de l'égoïsme qui est en nous, et quoi qu'en dise certain de nos confrères, nos efforts ne seront pas perdus, nous en avons la conviction. Il faut à tout prix que s'épanouissent en nos cœurs, l'Amour et l'Harmonie, ces fleurs d'origine céleste, destinées à embaumer notre parterre social. Ces précieux dictames parviendront à exercer sur notre malheureuse humanité leur salutaire influence lorsque nous aurons su, par une culture assidue, leur assurer dans nos cœurs de profondes et robustes racines. Leur développement alors sera certain et leur vigueur leur permettra de résister victorieusement aux assauts, si furieux qu'ils soient, que les tempêtes des passions humaines leur livreront. Les efforts désespérés du mal se briseront et s'anéantiront d'eux-mêmes contre la puissance du bien dont nous serons capables.

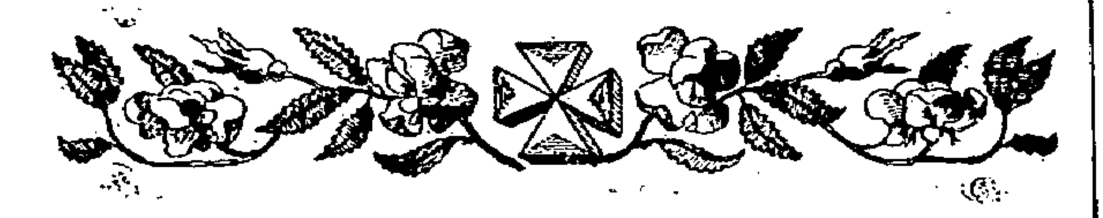
L'amour du prochain qui est la formule suprême de tous les bonheurs renferme en lui-même les délicieux sentiments de la Solidarité, de la Fraternité et de la Justice : commençons donc par être indulgents, bienveillants et charita-

bles, ainsi que des frères doivent l'être les uns à l'égard des autres, et nous constaterons que ces qualités sont des vertus, c'est-à-dire des *puissances*, des coefficients infaillibles du bonheur. Commençons par déblayer de notre route vers la spiritualité les scories qui obscurcissent notre intelligence, notre jugement et surtout notre cœur, et nous aurons la satisfaction de constater notre acheminement vers le Progrès.

Plus forts contre nous-mêmes nous serons plus utiles à notre prochain. Possédant beaucoup, nous pourrons beaucoup donner.

O Amour du prochain, soit notre devise!

BEAUDELOT.



RÉPONSE A M. D. METZGER

M. D. Metzger dans le numéro du 5 juin du *Spiritualisme Moderne*, nous fait l'honneur de réfuter les quelques lignes que nous avions écrites, trop hâtivement peut-être, sur la Charité et la Justice.

En lisant l'intéressante critique de M. Metzger nous avons été fort surpris de découvrir dans notre article une foule de choses que nous n'avions jamais eu l'intention d'y mettre, et nous regrettons que l'imprécision de notre langage ait pu faire supposer à notre éminent contradicteur que nous condamnions la Charité dans son expression la plus haute au profit de la Justice codifiée, et que nous comptions bénévolement transformer la société de fond en comble à l'aide de quelques prescriptions légales.

Nous n'avons jamais eu l'intention de renier la plus sublime vertu qui puisse fleurir dans l'âme humaine, *ce don de soi*, ce triomphe complet de l'homme sur l'égoïsme, la vraie, la réelle Charité, celle que saint Paul définit si bien et qui est le couronnement suprême de l'évolution humaine.

Nous croyions l'avoir fait suffisamment comprendre en disant : « Nous n'attaquons pas ici la Charité dans ce qu'elle a de sublime, dans la plus haute manifestation de l'esprit de sacrifice. » Il est vrai que nous aurions dû ajouter, nous attaquons cette fausse charité qui habille l'aumône officielle ou officieuse d'un vêtement philanthropique ; mais comme nous ne voulions faire ni de la religion ni de la philosophie nous avions pris le terme charité dans le sens que le langage vulgaire lui attribue, dans les expressions *ventes de charité, bazars de charité, bals de charité, faire la charité* (ce qui n'est pas la même chose que pratiquer la Charité).

La charité ainsi entendue est bien certainement l'aumône; mais comme l'égoïste casuistique sociale se garde bien de l'appeler ainsi et cherche à lui donner l'apparence de la divine vertu qui fait les Christ, nous ne pensions pas, en conservant cette étiquette consacrée par l'usage, amener une telle confusion dans l'esprit du lecteur et nous remercions M. Metzger de nous en avoir prévenu.

Nous voulions démontrer simplement que la société se croit quitte envers ses membres malheureux en leur accordant quelques hôpitaux, quelques bureaux de bienfaisance, quelques asiles; que les belles madames et les beaux messieurs s'imaginent avoir fait beaucoup pour les miséreux en payant un louis un verre de champagne ou en cotillonnant au profit de l'œuvre patronnée par la petite baronne de Z ou par la comtesse de X.

Nous pensions qu'à cette fausse conception du devoir social doit se substituer une notion plus parfaite des droits et des devoirs de l'homme, en un mot que la Justice sociale doit supprimer cette humiliante aumône jetée à la face des misérables.

Faire l'aumône à son frère, a dit un de nos poètes socialistes, c'est renier la fraternité.

Mais M. Metzger ne nous semble pas avoir très bien compris dans quel sens nous envisagions la Justice sociale.

Est-ce de la justice codifiée que nous avons voulu parler, celle qu'on représente avec le traditionnel bandeau, peut-être parce qu'elle est aveugle et : « qu'elle doit ignorer l'homme et ne voir que le crime »; celle qui, « à un autre point de vue est œil pour œil, dent pour dent. »

La vieille justice enfin, qui nous est venue des temps barbares, et qui pleine de contradictions et d'absurdités, serait : « la lutte, la lutte âpre et sauvage de tous contre tous, sans rémission ni pardon, car le pardon et la pitié ce n'est plus Justice, c'est Amour et c'est Charité. »

Non, ce n'est point cette justice du code que nous avons eu en tête lorsque nous avons parlé de la Justice.

Un exemple fera mieux comprendre notre pensée.

Personne n'a eu le temps d'oublier ce récent jugement de Château-Thierry qui fit tant de bruit dans le Landerneau judiciaire.

Une malheureuse, une fille-mère, abandonnée par son séducteur, et dans la plus profonde détresse, vole un pain pour nourrir son petit.

La justice, celle qui doit ignorer les hommes et ne voir que le crime, condamne.

Le juge lui, contre le code, absout. La pitié et le pardon c'est Amour et c'est Charité, ditesvous, est-ce ici le cas? Et la loi avait-elle le droit de frapper? Qui oserait répondre affirmativement?

Et ce juge, qui oserait dire qu'il n'a pas été profondément équitable, profondément juste?

Voilà, il nous semble, de la vraie Justice sociale, celle qui voit la personne avant le crime, et qui, loin de rendre œil pour œil et dent pour dent, conception monstrueuse et barbare éternisant le mal, fait intervenir la clémence dans un haut esprit d'équité.

M. Metzger trouve illogique que nous réclamions au nom de la Justice que la société assure à l'homme le pain nécessaire à ses vieux jours, et, pour combattre notre vœu, il met en parallèle le « noceur » et le travailleur.

Il est vrai que nous avons pensé surtout à cette immense majorité de braves gens qui, après avoir peiné toute leur vie, sont condamnés par les difficultés de la vie sociale : nombreuse famille, chômage, baisse de salaire, maladie, etc., de recourir à la mendicité lorsqu'ils ne peuvent plus travailler. Hélas, le fait est malheureusement si commun, que chaque jour on enregistre le suicide de vieux qui, après avoir donné toute leur force et toute leur jeunesse à la société, meurent de faim quand l'âge les chasse de l'atelier.

La société n'est-elle pas leur débitrice? et n'est-ce pas un acte de Justice sociale, de réparation, que de leur donner un abri et du pain; de leur épargner l'agonie du désespoir ou la honte de tendre la main?

Quant au « noceur » la même justice ne devrait-elle pas l'empêcher de nuire à lui-même et aux autres?

Dans une société équilibrée, un oisif, un homme de vie déréglée, être inutile et dangereux, devrait paraître une monstruosité, malheureusement nos conceptions sociales ne vont pas encore jusque-là.

Nous nous permettrons d'ajouter au sujet du développement normal et intégral de l'homme, que nous n'avons jamais eu l'absurde prétention de vouloir donner à tous les hommes la même éducation, chose aussi dénuée de sens que de vouloir contraindre un jardinier à cultiver de la même manière toutes les plantes de son jardin.

Mais un agriculteur intelligent combine ses cultures de manière à faire donner à chaque espèce tout le rendement qu'elle comporte.

De même une société qui serait établi sur des bases justes devrait permettre à chaque individualité de se développer intégralement dans la mesure qu'elle comporte, et ne pas permettre qu'une infime minorité puisse seule profiter et s'élever, tandis qu'une foule de misérables, courbés sous l'esclavage de la misère vivent dans des conditions qui les dépriment moralement, intellectuellement et physiquement.

Ce qu'il faut transformer c'est la base même de la société, ce sol généreux seulement pour les quelques végétaux que le sort a favorisés et placés dans les rares oasis où abondent les sources vives et la grasse terre, mais dont les étendues arides et stérilisées par le souffle de l'injustice et de l'égoïsme voient s'étioler une maigre végétation et dépérir les germes les plus féconds.

Nous reconnaissons avec M. Metzger que les transformations sociales ne peuvent être que progressives, que nous devons d'abord les réaliser en nous-mêmes, les désirer ardemment dans nos cœurs.

Nous ne le savons que trop, ce ne sont pas les lois qui font les mœurs, mais les mœurs qui font les lois.

Et pour changer nos mœurs ne faut-il pas que nous élargissions la conception de notre idéal de Justice pour faire entrer un jour dans la cité future, des hommes qui aient « la faculté de vivre, de penser et de s'élever. »

Henri de Latour.



LES NOMBRES FATIDIQUES

Czeczelowka, le 14 mai 1898.

Mon cher frère,

Nous lisons de temps en temps dans les journaux des faits de concordances singulières en-

tre les dates de certains événements; leur nombre est cependant trop petit pour en tirer une conclusion, même approximative. Nous ne voyons pas, à vrai dire, la raison d'une telle coïncidence; cependant de ce que l'on ne sait pas une chose, il ne s'en suit point qu'elle ne soit. La nature n'a pas dit son dernier mot, et ce qui est une hypothèse, ou même une utopie aujourd'hui, peut-être une vérité demain. Il se peut donc qu'il y ait entre les faits une certaine corrélation encore inconnue qui pourrait se traduire par des nombres. Il est trop tôt pour donner le nom de science à un calcul aussi hypothétique que celui des rapports numériques, en ce qui concerne la succession des événements. — Il y a certainement, dans l'ensemble des phénomènes moraux, comme dans les phénomènes physiques, des rapports fondés sur les nombres.

La loi de la concordance des dates, ce semble, n'est pas une chimère; c'est une vérité qui nous sera révélée plus tard en nous donnant la clef de choses qui nous semblent des anomalies. La nature n'a pas de caprices, elle marche avec prévision et à coup sûr. Cependant, pour comprendre cette loi dans sa raison d'être, son principe et son utilité, il nous faut acquérir des idées et des connaissances que nous ne possédons pas encore et qui viendront avec le temps. Donc, le principe de la concordance des dates est une hypothèse; cependant s'il n'est encore permis de ne rien affirmer à cet égard, l'expérience démontre que, dans la nature, beaucoup de choses sont subordonnées à des lois numériques susceptibles du calcul le plus rigoureux. C'est ainsi, par exemple, que les chances du hasard sont soumises, dans leur ensemble, à une périodicité d'une étonnante précision. La plupart des combinaisons chimiques pour la formation des corps composés, ont lieu en proportions définies, c'est-à-dire qu'il faut un nombre déterminé de molécules de chacun des corps élémentaires, et qu'une molécule de plus ou de moins, change complètement la nature du corps composé. La cristallisation s'opère sous des angles d'une ouverture constante. En astronomie, les mouvements et les forces suivent des progressions d'une rigueur mathématique et la mécanique céleste est aussi exacte que la mécanique terrestre; il en est de même pour la réflexion des rayons lumineux, caloriques et sonores; c'est sur des calculs positifs que sont établies les chances de vie et de mortalité dans les assurances. — Or donc, il est certain que les nombres sont dans la nature, et que des lois numériques régissent la plupart des phénomènes de l'ordre physique. En est-il de même des phénomènes d'ordre moral et métaphysique; c'est ce qu'il serait présomptueux d'affirmer sans des données plus certaines que celles que l'on possède.

Voici quelques faits très curieux, qui, je pense, intéresseront les lecteurs du *Spiritualisme Moderne.*

Tout d'abord je vais parler de curieuses particularités sur le rôle du chiffre 7 dans la vie de feu le président Carnot. — Sadi Carnot est né en 1837; il fut reçu à l'école polytechnique en 1857, élu président de la République française en 1887, en vertu de l'article 7 de la Constitution; il présida le jeudi, 17 mai 1894, à l'Ecole polytechnique, au milieu de ses camarades, à la fête qui fut la plus agréable à son cœur, celle du centenaire de l'Ecole fondée par son grand-père. Il est mort assassiné à l'âge de 57 ans, dans la 7e année de sa présidence, sur une voiture où il y avait 7 personnes, quatre dans l'intérieur, un cocher et deux valets de pied; c'était un dimanche, le 7e jour de la semaine, poignardé par un italien (7 lettres) nommé Caserio (7 lettres); il fut porté triomphalement au Panthéon le premier jour du 7e mois de l'année, c'est-à-dire le 1er juillet, sept jours après sa mort.

Voici maintenant une curiosité historique:

De l'avènement de Hugues Capet au trône, à 1830, 3 branches royales issues de la même souche souveraine ont régné sur la France: *Les Capétiens directs, les Valois, les Bourbons.* Or, la branche des Capétiens directs s'est éteinte en 1328 après le règne des 3 frères: *Louis X le Hutin, Philippe V le Long, Charles IV le Bel.* La branche des Valois a pris fin en 1589, également après le règne des 3 frères: *François II, Charles IX* et *Henri III*, qui fut un certain temps roi de Pologne. — La branche des Bourbons a cessé de régner sur la France, toujours après avoir vu les 3 frères se succéder au trône: *Louis XVI, Louis XVIII* et *Charles X*. Sur les 9 princes dont on vient de lire les noms, 3, c'est-à-dire un dans chaque branche, moururent de mort violente:

Charles le Bel a été éventré à la chasse par un sanglier; Henri III a été poignardé; Louis XVI fut guillotiné le 21 janvier 1793.

Voici des particularités singulières sur le rôle du chiffre 14 dans la vie de Henri IV:

Il naquit le 14 décembre 1553, fut assassiné le 14 mai 1610, gagna la bataille d'Ivry le 14 mars 1590, vécut 4 fois 14 ans, 4 fois 14 jours et 4 fois 14 semaines. Il y a 14 lettres à son nom : *Henri de Bourbon*. — Le 1er roi de France nommé Henri fut sacré le 14 mai 1027. Marguerite de France, première femme de Henri IV, était née le 14 mai 1582. Henri II avait ordonné l'élargissement de la rue de la Ferronnerie, où fut assassiné Henri IV ; ses lettres patentes pour cet objet sont datées du 14 mai 1554, ou 4 fois 14 ans avant la mort de Henri IV.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments bien fraternels.

JOSEPH DE KRONHELM.



VOIX DE L'AU-DELA

La prière est-elle utile ?

Voici, certes, un sujet qui n'est pas neuf, mais il est toujours à la mode, car tous les hommes souffrent, et,

Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance
(A. MUSSET.)

jeté par ceux que la douleur assiège. Seulement depuis que vous connaissez le spiritisme une pensée a dû vous venir :

— Dieu étant infiniment parfait en tout, doit savoir, mieux que nous, ce qui nous est nécessaire. A quoi bon l'implorer? nos cris seront vains, car nos douleurs sont voulues.

Et dans ces réflexions, je dois l'avouer, la vérité se mêle à l'erreur. En effet, si Dieu est tout-puissant, il a cependant créé l'homme libre, c'est-à-dire maître de ses actions, maître de ses pensées, maître de ses luttes. Et du reste il ne pouvait le faire autrement; créer l'homme sujet à des lois fatales et lui dire de lutter contre elles eût été un dessein impossible à Dieu et désespérant pour l'homme devenu sa victime. Vous le savez, c'est en vertu de votre libre-arbitre que vous êtes ici, la plupart du temps. C'est en vertu de ce même libre-arbitre que vous y souffrez. Quand vous étiez encore dans les sphères de l'éther vous avez arrêté devant le Juge Suprême les efforts que vous vouliez accomplir, et, ces efforts, vous les avez proportionnés à votre force. C'est pourquoi vous pouvez les supporter, je ne dis pas sans vous plaindre — l'homme se plaint toujours — mais du moins sans faiblir.

Cependant, Dieu permet parfois à l'esprit trop bouillant ou trop présomptueux d'entreprendre une tâche au-dessus de ses forces, se réservant toujours, soit de le secourir, soit de le rappeler.

Pour celui-là, la prière est un espoir.

Mais c'est aussi un espoir pour tous, car vous pouvez toujours demander à Dieu un instant de répit, vous pouvez l'implorer pour avoir un sursis aux souffrances que vous avez voulues. Et je puis vous le dire, il est rare que vous ne puissiez pas l'obtenir.

Enfin, même pour ceux qui sont punis et que Dieu a envoyés ici pour expier, la prière est un espoir et une consolation. Si vous êtes punis, souvenez-vous que Dieu est moins la justice implacable qui châtie pour châtier, que le père miséricordieux qui fait sentir sa puissance à son fils désobéissant. Souvenez-vous que si dans vos souffrances vous montrez un front soumis, Dieu les abrégera et les allégera. Priez et vous sentirez en vous descendre le Pardon.

Le Spiritisme n'est donc pas une croyance qui traîne derrière elle la désespérante fatalité. L'homme est libre de tous ses actes et si Dieu les connaît avant qu'ils soient accomplis, il n'est pour rien dans leur succession. Il voit vos actions et ne les modifie pas, car il porterait atteinte à votre libre arbitre ; vous seuls pouvez les modifier, et la prière vous aidera, non seulement parce que le Très Haut l'exaucera, mais parce qu'elle attirera près de vous les Conseillers de l'Espace. Et ne doutez pas de leur influence, vous y êtes plus soumis que vous ne pouvez vous en douter.

Esprit : DACE. *Medium* : P. S.

La meilleure prière.

Beaucoup de gens prient, mais il en est peu qui sachent prier. Il est rare que l'homme comprenne ce qu'est la prière véritable.

On apprend à prier quand on apprend à connaître Dieu et à le contempler dans sa majesté; mais la plupart de ceux qui prient ne se donnent point la peine d'approfondir le sentiment qui les porte à élever leur âme vers la divinité, et leur prière est une prière terne et sans force.

Prier n'est pas répéter machinalement un certain nombre de formules ; ce n'est pas non

plus importuner le ciel de demandes peu raisonnables, souvent toutes matérielles: Dans le premier cas, la prière est indifférente; dans le second elle devient importune et intéressée.

La vraie et forte prière, celle qui s'élève au-dessus des autres, n'est point la sèche et monotone redite de vagues paroles; elle n'est pas non plus cette supplication qui s'adresse au ciel pour en faire changer les lois; elle est l'harmonieuse concordance de l'âme avec le divin.

La *prière* réellement active, celle qui porte ses fruits et qui est féconde, *c'est l'acte.*

C'est l'union de l'être avec Dieu *dans le travail* et *dans la justice*; C'EST L'EXEMPLE.

Ce n'est point que Dieu blâme ou condamne les pratiques de dévotion, ni qu'il repousse les cris de douleur et les ardentes supplications qui s'élèvent vers lui; non, mais il *place au-dessus* de ces mouvements intérieurs de l'âme *la mise en action de la loi divine, l'exemple vivant et constant d'une existence, le travail sacré qui relève l'homme et lui donne le pouvoir sur le monde.*

Celui qui, dans son cœur, fait régner la Justice et la Charité, celui qui enferme sa vie dans les bornes du devoir, celui qui est bon et miséricordieux, celui qui est pitoyable à la souffrance, celui qui travaille intellectuellement ou moralement, prie.

Une belle vie est la plus grande de toutes les prières.

La Nature est une éternelle prière parce qu'elle est une éternelle action.

L'homme seul ne sait pas prier.

Le commandement que Dieu fait aux hommes de prier, et que toutes les religions ont traduit par le culte, est un appel à ce sentiment inné dans le cœur humain qui le porte à chercher hors de lui, dans la joie ou dans la douleur, *quelque témoin qui lui réponde.*

Mais dans ce solennel duo, que l'homme prenne garde; sa voix ne sera-t-elle pas bien petite à côté de la voix divine, et son souffle bien faible à côté de ce souffle qui ébranle les univers sur leurs bases?

La prière humaine, trop souvent, hélas! rabaisse celui auquel elle s'adresse; indifférente ou intéressée, rarement elle sait s'élever jusqu'à Dieu et parler au Père céleste, non avec les balbutiements de l'enfance, mais avec la sagesse, et la raison du *fils qui l'adresse à son père* dans la plénitude de son intelligence.

Jamais on n'empêchera l'homme de prier, par la parole d'exprimer ce qu'il ressent et ce qu'il désire; mais cet élan partiel et discontinu du cœur doit passer après la prière active dont il est l'ornement.

Dieu demande à l'homme plus que des sentiments, plus que des élans, souvent irréguliers et incertains; il lui demande que sa vie tout entière soit une prière, qu'elle soit la conséquence pleine et entière de la morale et l'expression de la Justice.

Dieu lui-même ne se manifeste pas que par des spéculations, puisqu'il crée incessamment des réalités; l'homme à son exemple ne doit pas vivre dans des théories, mais *transformer ces théories en pratique.*

Le Christ n'a point agi autrement; sa doctrine théorique, sans la consécration sanglante qu'il lui a donnée, n'eût été qu'un code moral sans valeur et sans portée. Pour l'avoir vécue, il en a fait l'instrument puissant d'une révolution sociale sans rivale dans l'histoire de la terre.

L'exemple est plus puissant que la parole; une vie est plus qu'un livre.

Cette nécessité de l'exemple n'est point suffisamment démontrée et dans les conditions du monde, on trouve tout naturel d'agir mal tout en émettant des théories parfaites et *de se croire sauvé par la pratique extérieure et superficielle* de la Religion.

Il est évident que la perfection n'est point encore une loi générale ici-bas, et qu'il est très difficile de donner à chacun sa part de responsabilité et de peser ses actes.

Mais, s'il est un devoir de se montrer plein de miséricorde pour les fautes d'autrui et de les juger avec réserve, il est un devoir encore plus impérieux qui ordonne à toute âme pénétrée de l'idée du bien de *combattre le mal par son exemple et par la propagation des idées élevées.*

Il se trouve nombre de personnes qui s'imaginent de très bonne foi remplir un sacerdoce en prêchant des vérités nouvelles, en proclamant les mérites d'une religion plus large et plus tolérante, et qui se contredisent à chaque instant par le désaccord de leur vie avec leur parole, de sorte qu'elles se donnent une grande peine pour rien.

Le premier champ de conversion que tout homme sérieux doit *défricher* lorsqu'il a acquis la conviction de Dieu et de son âme immortelle, ou simplement un idéal de justice,

c'est le *champ de sa propre conversion*, il faut *savoir s'être amélioré et élevé* pour *être digne de prendre la parole et d'enseigner*.

On ne peut être les apôtres de la vérité qu'en ayant cette vérité en soi, qu'en l'y développant par un constant travail.

Comment peut-on dire aux autres : « Soyez bons » en étant méchant, « Faites le bien», si l'on fait le mal, « Travaillez », si l'on reste oisif ; comment demander à son prochain ce qu'on ne saurait faire soi-même, et imposer aux autres une religion qui n'a pas su vous rendre meilleur?

Il arrivera un temps où l'on ne se contentera plus d'élever des temples aux sages après leur avoir fait boire la ciguë ou les avoir cloués sur la croix, mais où l'on regardera une vie passée dans le devoir comme une chose grande et digne, où l'on honorera le vrai courage qui consiste à suivre toujours la voie droite, à la retrouver si l'on s'en est écarté, où l'on considérera l'homme de bien comme le vrai fidèle et le vrai croyant.

Pénétrez-vous bien de cette grande idée que vos actes seront les meilleurs témoignages que vous pourrez donner de l'existence de Dieu. C'est la méchanceté des hommes qui fait douter de l'Eternel. C'est leur bonté et leurs vertus qui font croire.

Quel plus beau cantique l'homme peut-il élever vers son Créateur qu'en étant la vivante glorification de sa sagesse! Quelle plus belle union peut-il avoir avec lui sinon par ses actes! Et alors, si toute sa vie est conforme à la loi divine, son cœur perpétuellement sera en communion avec le grand Tout. Sans effort Dieu se fera entendre à lui par les témoignages de sa conscience.

Dieu a placé l'homme sur la terre, non pour lui-même, mais pour qu'il concoure à quelque chose de colossal qui est la vie universelle.

Jouet de la joie et de la souffrance, soumis aux vicissitudes de l'existence, l'homme n'a qu'une chose de fixe devant lui, le devoir ; c'est l'aiguille aimantée qui oriente sa destinée.

Et l'homme qui ne cherche d'autre route que celle de sa conscience est semblable au pilote qui, dirigeant un navire sur la mer courroucée, conduit avec lui au port tous ceux que sa main a su entraîner vers l'asile où viennent en vain se briser les tempêtes de la terre.

Ames qui voulez servir Dieu, dites-vous bien que votre vie seule le glorifiera mieux que toutes les liturgies et qu'il n'est rien de plus puissant pour honorer Dieu et pour ramener à lui les âmes égarées que l'incarnation du bien dans une vie humaine.

Médium : J. D.

Regrets — Espoirs.

Mes amis,

C'est avec bonheur que je me rapproche de vous, car je sais trouver ici l'excuse de mes fautes, et si, d'une part, je suis déjà bien oubliée, je trouve dans le souvenir que vous m'avez gardé une douce consolation.

Mes amis, n'enviez jamais la fortune et les grandeurs ; j'ai eu la présomption de croire que l'or et la puissance me donneraient le pouvoir et que je pourrais remuer le monde(1). Maintenant, je vois à quel point cette haute position m'a été funeste, et qu'il est plus profitable pour le triomphe d'une idée de connaître les luttes et les difficultés de l'existence. Je suis poursuivie par le regret de ma vie inutile ; mais j'ai cependant l'espérance de pouvoir recommencer à nouveau la tâche inachevée.

Nos chères idées se propagent et s'étendent malgré nous ; elles gagnent de jour en jour dans tous les rangs de la société. Il faut avoir bon espoir, le temps du triomphe vient, il faut avoir confiance en vous-mêmes, en votre foi et en la protection de ceux qui sont dans l'au-delà et qui travaillent avec vous au triomphe de la Vérité.

Si je puis vous inspirer une foi plus grande et une plus grande confiance, je serais bien heureuse, car c'est pour moi continuer l'œuvre que je désirais tant voir prospérer. Acceptez, mes bons amis, mon faible concours, la part de travail et d'encouragement que je puis vous apporter.

Esprit : M. de M. — *Médium* : J. D.

1. Voilà un esprit facile à reconnaître par ceux qui l'ont approché : la forme du langage, la nature des préoccupations et l'objet des recommandations caractérisent nettement l'intégralité de sa personnalité dans la vie de l'au-delà.

L'appréciation *vraie* des choses de la terre, vues de plus haut, éclairera bon nombre de personnes peu habituées à les envisager comme elles le méritent.



AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Pour notre œuvre de paix, de travail et d'amour,
Nous nous sommes levés longtemps avant le jour;
A peine voyons-nous l'aurore,
Et déjà, parmi nous, plusieurs ont succombé.
Notre chef bien-aimé des premiers est tombé,
Et combien tomberont encore !

Tombés ? Non. Dans l'azur ils se sont envolés.
Leur labeur achevé, libres, ils sont allés
Chercher plus haut leur récompense.
Le travail est ici, le salaire est ailleurs,
Sur des globes plus purs, dans des mondes meilleurs,
Pour celui qui souffre et qui pense.

CHARLES LOMON.



SIMPLES NOTES SUR LA THÉOSOPHIE

Des différents corps de l'homme.

L'homme est une étincelle divine enchâssée dans les divers états de la substance. Il revêt des enveloppes de plus en plus subtiles, en harmonie avec les milieux divers dans lesquels il est appelé à faire agir ses facultés.

L'homme incarné possède cinq enveloppes corporelles, trois dont il se libère successivement après la mort et qui sont :

Le corps physique, siège de la vie animale; le corps astral, siège des passions, et le corps mental, organe de l'intelligence et de la mémoire ordinaires.

Et deux enveloppes qu'il conserve à travers tous les stages de son évolution : le corps causal qui sert aux manifestations de la mémoire intégrale embrassant la vie de l'être humain depuis ses origines et qui est le siège de la haute intellectualité, et le corps spirituel, véhicule du divin.

Nous allons résumer brièvement ce que la Théosophie enseigne sur chacune de ces enveloppes.

Selon la donnée théosophique, le corps physique se compose du corps organique et du double de ce corps formé de substance éthérée.

Le corps organique est constitué par des organismes élémentaires, les cellules dont l'état de pureté influe sur la vie mentale, cet état de pureté est maintenu par la sobriété de la vie, l'hygiène, la propreté.

Le double éthérique, réservoir de la force vitale, forme une enveloppe légère d'un gris violet, d'après les sujets qui en ont constaté l'existence, enveloppe qui entoure les cellules organiques, maintient leur cohésion et produit les phénomènes du mouvement et de la sensation.

Pendant le sommeil l'homme se dégage plus ou moins complètement du corps physique; le corps organique et le double abandonnés à eux-mêmes sont impressionnés par les formes pensées qui flottent dans l'atmosphère et qui se mêlent aux vibrations émises pendant le jour pour produire les rêves ordinaires et incohérents.

Le dégagement du double est un phénomène qui met le corps organique en léthargie. Après la rentrée du double le sujet éprouve quelquefois une sensation d'épuisement. Le double joue un grand rôle dans certains phénomènes de magnétisme et d'hypnotisme et dans les matérialisations.

Le corps physique n'a d'action que sur le plan terrestre et ne peut donner lieu à aucune manifestation d'ordre spirituel, pour agir sur le plan astral l'homme possède une enveloppe de substance fluide, plus subtile que la substance du double éthérique et de contours moins précis.

Tandis que le double est la contre-partie exacte du corps organique, le corps astral présente, chez l'homme peu avancé, une masse confuse dont les signes et la luminosité ne s'affirment qu'avec les progrès de l'évolution. La netteté du corps astral et son apparence lumineuse dépendent du degré d'avancement de l'être humain, c'est un fait souvent constaté par les médiums voyants.

Pendant le sommeil ordinaire le corps astral s'extériorise en partie et si l'homme est suffisamment développé, il peut agir sur le plan astral, bien qu'il ne rapporte le plus souvent de ce travail que de vagues intentions et quelquefois des visions symboliques. C'est au dégagement en astral qu'il faut attribuer le dicton populaire basé sur un fait réel : la nuit porte conseil.

Pour que le cerveau organique puisse être complètement impressionné par le dégagement en astral, il faut que l'individu soit très évolué et qu'il ait acquis des qualités psychiques particulières.

Les phénomènes de double vue, de télépathie, de psychométrie sont dus à l'action du corps astral, action assez forte pour réagir sur le cerveau organique et l'impressionner, ou se produisant lorsque le corps organique est annihilé par le sommeil naturel ou provoqué.

Le corps astral, siège des passions et des émotions, est impressionné par les moindres fluctuations de la pensée qui se traduisent par des changements de coloration.

Pendant la vie organique l'homme en général n'a qu'un accès limité sur le plan astral, après la mort il réside d'autant plus longuement sur ce plan que son corps astral est plus grossier, plus rempli d'éléments passionnels qui doivent épuiser leur activité avant que l'homme pénètre dans le domaine où commence la vraie spiritualité, c'est-à-dire sur le 3e plan ou plan mental.

C'est l'action de ce plan qui détermine chez l'homme incarné tous les phénomènes qui ont trait à son intelligence et à sa mémoire, plan qu'il réalise extérieurement par l'intermédiaire de son corps organique et qui dans la vie extra-planétaire se manifeste d'abord dans des régions où les formes de la vie physique sont portées à leur point de perfection et d'idéale beauté, puis dans des régions incorporelles où se déroulent dans leur harmonie les perceptions universelles dépouillées de toutes les limitations empruntées aux créations temporaires d'un astre quelconque.

L'homme possède deux corps qui correspondent au plan mental: le corps mental et le corps causal. Le corps mental est le siège de l'intelligence relative et de la mémoire temporaire; dans le courant de la vie physique, il élabore les intellections avant leur réalisasion cérébrale et il enregistre tous les souvenirs et toutes les sensasions éprouvés par l'homme, et ce corps s'accroît en force et en activité à mesure que l'homme se développe par son travail personnel.

D'après la théosophie, le corps mental aurait une forme ovoïde et son rayonnement dépasserait d'autant plus les autres corps que l'intelligence est plus élevée.

(*A suivre*) J.-B. D.



A LA VILLA DES PALMIERS

(*Suite.*)

Se voyant ainsi mis à distance et mal récompensé de son dévouement, Prétextat se fâcha, d'aigres paroles grêlèrent des deux côtés, et une querelle grandiose planait dans l'air quand Orion intervint.

— N'as-tu pas honte de te chamailler avec une malade que son état et tant de malheurs rendent naturellement irritable? Je vois tes sentiments et ne les désapprouve pas, mais le moment de les témoigner est mal choisi, et il est indispensable de vous séparer pour un temps. Va à Massilia; voilà près de deux ans que tu as quitté ta mère ; c'est donc ton devoir de la visiter; un de mes vaisseaux en partance pour la Gaule t'y conduira. Après tu reviendras ici, vers l'aimant qui t'attire, mais Siomora aura eu le temps de se remettre et d'oublier le passé, termina Orion avec un malicieux sourire.

Se soumettant à cet avis, dont il comprenait la sagesse, Prétextat partit, et l'on peut se figurer la joie de Vipsania quand elle pressa sur son cœur son unique enfant, de la vue duquel elle avait été privée si longtemps. Les causeries entre la mère et le fils étaient interminables; le cœur palpitant, mais sans jamais trahir le secret du lien qui les unissait, la matrone écoutait tout ce que Prétextat racontait d'Orion, le questionnait sur chaque parole qu'il avait prononcée, rougissant de bonheur à chaque preuve de l'affection du savant pour son fils. Peu à peu Prétextat avait confessé toutes les noirceurs de son séjour à Rome, y compris sa scandaleuse liaison avec Alcia, et les aventures du sinistre banquet où lui et sa maîtresse avaient manqué périr. Vipsania avait frémi, grondé, mais comme de raison avait fini par pardonner. Depuis, elle évita ce pénible sujet ; en revanche elle parlait souvent de Siomora, et chaque fois des larmes emplissaient les yeux de l'excellente femme; elle déplorait que la jeune femme fût si loin et qu'elle ne pût l'attirer dans ses bras, pleurer avec elle, et guérir son cœur malade à force d'affection.

Un soir, plusieurs mois après le retour de Prétextat, on avait comme d'habitude parlé

d'Orion et de Siomora, quand Vipsania observa avec un soupir :

— Chaque fois que je pense à cette pauvre enfant et à son sort tragique, je suis reprise d'angoisse et de regret. Pourquoi, hélas! as-tu laissé mourir Lucrézius sans accomplir son vœu suprême? Combien son âme a dû souffrir en voyant le malheur de sa fille adorée! Pourquoi ne chercherais-tu pas à te réconcilier avec elle? Elle reviendrait ici ton épouse, et dans ces lieux où a coulé son heureuse enfance, entourée de notre amour et de nos soins, ce pauvre cœur malade renaîtrait à la vie.

Une vive rougeur colora les joues de Prétextat; la douleur et le dépit alternaient dans sa voix quand il répondit :

— Ah! mère, crois-tu que je n'aie pas songé à cela? Je reconnais qu'alors j'ai passé aveugle et stupide à côté du bonheur que le sort m'offrait, et je serais heureux de réparer mes torts, mais Siomora elle-même rend un rapprochement entre nous impossible. Oh! tu ne la reconnaîtrais pas! Déjà à Rome, elle était bien changée; notre petite rieuse d'autrefois est devenue une fière et dédaigneuse beauté, consciente du pouvoir qu'elle exerce sur les cœurs! Elle me maltraitait alors sans pitié, et, maintenant, c'est pis encore. Depuis les derniers malheurs qui l'ont frappée, son cœur s'est empli de fiels, toute l'humanité lui inspire haine et défiance; et avec cela, son orgueil est intraitable. Veux-tu croire que bien qu'elle ne m'ait jamais aimé, elle me garde âprement rancune du bavardage de cette abjecte Alcia; elle ne peut ni pardonner, ni oublier que j'aie osé lui préférer une autre.

— Tes confidences à cette éhontée d'Alcia étaient aussi impardonnables et méritent une punition. Néanmoins je suis sûre que si tu peux convaincre Siomara par la sincérité de ton amour, elle te rendra sa confiance et son affection ; elle a toujours été emportée, orgueilleuse et entêtée ; mais également généreuse et aimante ; ces qualités fondamentales ne peuvent changer.

La rougeur de Prétextat augmenta invisiblement et un pli se creusa entre ses sourcils.

— Il est difficile de convaincre qui ne veut pas être convaincu, dit-il ; Siomara, depuis qu'elle est libre, m'a montré une si glaciale réserve, m'a évité avec une telle persistance, que je ne puis me méprendre sur l'intention qui la guide. Sans doute je l'aime de tout mon cœur, et ne connais pas de plus grand désir que de la nommer mienne, mais je ne puis sans fin m'humilier et me laisser traiter comme un chien ; ma dignité me le défend.

Un fin sourire erra sur les lèvres de Vipsania.

— Mon cher enfant, tu m'as beaucoup parlé des chrétiens et de la constance avec laquelle ils sacrifient, par amour pour leur Dieu, honneur, fortune, et même la vie; cette abnégation qui souffre et supporte tout sans songer à soi-même me semble d'un haut enseignement et d'un exemple digne d'être suivi. Si vraiment tu aimes Siomara, si tu veux lui prouver que tes sentiments sont sincères, qu'en mettant sa main dans la tienne elle trouvera un appui solide, que ton amour lui rendra la joie de vivre et la paix, tu dois t'armer de patience, songer à elle, non à toi, et te laisser guider, non par ta dignité masculine et ton orgueil blessé, mais uniquement par la pensée de guérir son âme souffrante et de regagner sa confiance. Pour atteindre un semblable but, un petit martyre de ta part ne me semble pas une épreuve exorbitante, termina Vipsania, passant d'un geste caressant ses doigts effilés dans les boucles de l'épaisse chevelure de Prétextat.

Celui-ci saisit sa main, la baisa et s'écria avec enthousiasme :

— Tu as raison, mère, je dois racheter mes sots bavardages avec Alcia et prouver à Siomara que je ne suis pas lâche et vain comme elle le pense ; j'irai à Alexandrie et regagnerai son cœur, faisant abandon de mon orgueil et de ma susceptibilité.

(A suivre). J.-W. Rochester.

NOTES :

L'abondance des matières ne nous permet pas d'insérer le résumé des instructions recueillies dans le groupe de l'*Union Fraternelle spiritualiste*. Nous sommes donc obligés de renvoyer à notre prochain numéro les considérations que nous ont suggéré les faits dont nous avons été les témoins.

⁂ Nous avons dû également ajourner les comptes-rendus bibliographiques ; nous prions MM. les auteurs et éditeurs de vouloir bien excuser ce retard tout à fait indépendant de notre volonté.

OUVRAGES REÇUS, dont il sera rendu compte dans un prochain numéro :

Christianisme et Spiritisme, de M. Léon Denis.
Solution du problème de la vie, de M. Berger-Bit.
Instruction, Education, de M. M. Aymes.
L'épanouissement de la terre. Réfutation absolue du matérialisme, par F. Lecomte (Dionys).

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.